HAL
open science

Foucault et l'ordre du corps : langue, sujet, histoire

Jacques Guilhaumou

To cite this version:

Jacques Guilhaumou. Foucault et l'ordre du corps : langue, sujet, histoire. Revista electrônica de estudos do discurso e do corpo, 2013, 2 (2), pp.32-45. halshs-00914608

HAL Id: halshs-00914608

https://shs.hal.science/halshs-00914608v1

Submitted on 15 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Jacques Guilhaumou

Foucault et l'ordre du corps : langue, sujet, histoire.

Jacques Guilhaumou, CNRS/ENS Lyon, UMR "Triangle",« Foucault et l'ordre du corps ; langue, sujet, histoire », *Revista electrônica de estudos do discurso e do corpo*, V. 2, N°2, Judez 2013, p. 32-45. Version de l'auteur

Résumé

L'abord de la question du corps chez Foucault nécessite une connaissance précise de la manière dont il articule une archéologie du discours et une généalogie de l'histoire. C'est ainsi que nous pouvons comprendre ce qu'il en est de l'inscription de l'événement sur le corps. La présente étude s'efforce de traduire une telle problématique en matière du corps de la langue, c'est-à-dire par la médiation du champ de la linguistique régulièrement présent dans le trajet de Michel Foucault. Trois domaines conceptuels sont alors plus spécifiquement interrogés : l'intentionnalité collective, la formation discursive et l'ontologie sociale de la langue. Il ressort d'une telle base linguistique une extension du concept de généalogie jusqu'à la formulation d'une éthique émancipatrice par le fait même du « gouvernement des vivants » (Foucault).

Mots-clés : corps de la langue, généalogie historique, intentionnalité collective, formation discursive, ontologie sociale de la langue.

Introduction

Il est indéniable que la question du corps traverse de part en part la problématique foucaldienne, ainsi que l'ont souligné de nombreux chercheurs, en particulier Jean-Jacques Courtine (2011). De fait, la problématique du corps chez Foucault prend forme dans ses écrits du début des années 1970, de son célèbre article de 1971 sur « Nietzsche, la généalogie et l'histoire » à son ouvrage *Surveiller et punir* (1975). Son entretien, à propos de ce livre, intitulé « Pouvoir et corps », (1994, II, 137), illustre à lui tout seul une telle importance de la référence au corps, jusqu'au sein de sa réflexion sur l'histoire. On y trouve une série continue de lexies à ce sujet : « le corps du roi », « le corps de la république », » le corps de la société », « la conscience de son corps », « l'investissement du corps par le pouvoir », « la question du corps et des effets du pouvoir chez lui », etc... Certes une telle exubérance corporelle, si l'on peut dire, rend d'autant plus notable la problématique foucaldienne du corps. Cependant, elle nous interroge sur le statut discursif du signifiant lui-même.

C’est pourquoi nos nous proposons de l’aborder sous un angle spécifique, le corps de la langue.

De fait, l’étude de Foucault sur Nietzsche de 1971 pose les bases de son approche du corps en discours, en considérant la présence du corps sous sa surface d’inscription d’un événement à l’autre. Alors que Foucault met en place son approche généalogique de l’histoire, en lien avec sa méthode archéologique (Guilhaumou, 2013), il situe le corps en terme provenance :

« La provenance (*Herfunkt*) tient au corps. le corps - et tout ce qui tient au corps, l’alimentation, le climat, le sol - est le lieu de la *Herfunkt* : sur le corps, on trouve le stigmate des événements passés, tout comme de lui naissent des désirs, des défaillances et les erreurs ; en lui aussi il se nouent et soudain s’expriment, mais en lui aussi ils se dénouent, entrent en lutte, s’effacent les uns les autres et poursuivent leur insurmontable conflit » (1994, I, 110).

En s’intéressant au repérage des marques singulières qui s'entrecroisent et font réseau, Foucault nous oriente vers la manière dont le Moi s'invente une identité, une cohérence. Il nous renvoie vers la prolifération des événements discursifs sous un caractère propre, c'est-à-dire à la manière dont l'individu se confronte à la réalité, non pas dans le but de faire remonter le passé, mais pour maintenir ce qui est passé dans la dispersion qui lui est propre. Une telle possibilité de repérer la provenance de la généalogie des individus par leur caractère spécifique permet alors de mettre l’accent la présence du corps comme surface d'inscription des événements, lieu de dissociation du Moi.

Nous sommes ici à l’articulation du corps et de l’histoire. Cet espace ainsi problématisé a été exploré par des nombreux chercheurs soucieux de penser avec Foucault, mais sur la base d’un déficit volontaire, la mise à l’écart de l’analyse linguistique, la dissociation du discours et de la matérialité de la langue. Pour notre part, nous considérons que l’analyse du discours telle que Foucault l’a formulée demeure, tout au long de son œuvre, un objet linguistique. A ce titre, le passage par des moments linguistiques, parsemés dans ses écrits, est décisif pour comprendre ce qu’il en est de la mise en place d’une généalogie du savoir, avec en son centre la notion de formation discursive. Une fois précisés de tels fondements généalogique et archéologique de l’analyse de discours, on peut alors s’interroger sur ce qu’il en est, chez Foucault, de la centralité non pas d’une problématique du corps en tant que telle, mais de la centralité d’une interrogation sur le corps de la langue

I - L'ordre intentionnel de la langue, au fondement de l'analyse de discours.

Le parcours que nous proposons présentement sur la base d'une relecture des écrits de Foucault, autour de la problématique langue/discours, sujet, histoire relève, au plan ontologique, du concept d'intentionnalité, distinct de la notion commune d'intention. En effet, il ne s'agit pas de décrire, à l'aide de l'analyse de discours, les intentions plus ou moins conscientes des acteurs et la manière dont elles se déploient dans l'espace-temps, sans lien immédiat avec l'action historique, donc avec la réalité. Adopter une posture intentionnelle revient à considérer d'abord les objets dans leur mode d'existence, puis le propre du travail de l'esprit des sujets parlants qui leur donne consistance (Anscombe, 2001). L'accent mis sur une telle posture suppose donc la connaissance des vécus individuels en leur attribuant des croyances appréhendées certes dans leur signification interne en esprit, mais surtout au plus près de leur signification contextuelle, de leur externalité. Plus précisément, l'intentionnalité est l'une des principales propriétés linguistiques que possèdent certaines phénomènes mentaux, et en premier lieu les pensées et les croyances, de représenter quelque chose hors d'eux-mêmes, donc de renvoyer à autre chose qu'eux-mêmes. Mettre l'accent sur l'intentionnalité revient ainsi à prendre en compte l'activité langagière du sujet/agent dans l'histoire. Ainsi Michel Foucault écrit, dans un de ses derniers cours, qu'il convient de s'intéresser à : « des actes de vérité où les individus, qui sont sujets dans la relation de pouvoir, sont aussi sujets comme acteurs, spectateurs ou témoins ou comme objets dans la procédure de manifestation de la vérité » (2012, 81). Qu'en est-il d'un telle vérité des sujets parlants dans les préoccupations linguistiques successives de Michel Foucault ?

Lorsque que le chercheur s'interroge sur le rapport de Foucault à la langue comme objet d'étude, il constate d'emblée son intérêt très précoce sur le sujet du fait par ses intérêts en premier lieu pour la *Grammaire générale* de Port-Royal, et en second lieu pour la linguistique « structurale », principalement Saussure et Benveniste. Nous n'entrerons pas ici dans les détails, pour l'avoir déjà fait ailleurs (Guilhaumou, 2013). Retenons cependant que c'est là que nous trouvons l'origine de sa manière spécifique d'aborder le sujet parlant, voire même une certaine façon de définir les rapports entre les énoncés. En effet, Foucault apparente selon un continuum discursif de Port-Royal au XXème siècle, la primauté des rapports entre les signes dans la *Grammaire générale* et le système des différences sémantiques et grammaticales proposé par la linguistique moderne. A ce titre, s'adressant conjointement à la philosophie structuraliste (Derrida) et à la Nouvelle Histoire, il déplace la définition usuelle du structuralisme jusqu'à sa négation même. En effet, à la fois critique de Derrida (1994, II, 239 et svtes) et ouvert aux historiens (1994, II, 268 svtes), il en vient à réfuter d'une part toute clôture de la philosophie moderne sur elle-même, qualifiée alors de structuraliste, en mettant l'accent sur le système des relations

internes et externes, et à valoriser d'autre part, une approche « structuraliste » de type historique en considérant qu' « une analyse est structurale quand elle étudie un système transformable et les conditions dans lesquelles ses transformations s'effectuent » (1994, II, 276). Le système de la langue est ici au centre des préoccupations de Foucault dans la mesure où il définit les conditions même de l'existence de l'événement discursif, c'est-à-dire de la série des modifications d'énoncés en son sein par un exercice permanent du corps parlant sur la base d'un système de propositions et de relations discursives, c'est-à-dire grammaticales et sémantiques.
Son débat, par la suite, avec le linguiste Noam Chomsky (1994, II, 471), autour de la question de la créativité humaine en matière de langage, précise sa position sur le problème de la vie du langage. A la différence du linguiste américain, qui développe l'idée d'un langage inné issu, selon un processus de schématisation, d'une expérience limitée de l'individu, Foucault situe la créativité langagière des individus dans l'histoire du côté d'un esprit pris dans l'intimité de soi, à l'exemple de nouveau de la *Grammaire* de Port-Royal. Il en vient alors à s'intéresser plus aux énoncés nouveaux qu'aux normes héritées de construction des énoncés dans une double relation en matière de sujet parlant, la relation à la souveraineté et à la vérité. Ainsi le langage est bien abordé par ses soins de manière intentionnelle par le fait considérer l'analyse que font les linguistes « structuralistes » du langage comme un système ayant valeur collective. La question du rapport corps-esprit est ici au cœur du débat entre le linguiste américain, de tradition cartésienne, et le linguiste français, de tradition augustinienne. Avec Chomsky, il s'agit de distinguer une forme internalisée de la langue d'ordre naturel, inné donc, de sa forme externe qui procède d'une grand marge de liberté dans la formation des règles de la langue. Avec Foucault, le fait de considérer l'esprit replié dans l'intimité de soi donne au sujet parlant une forte capacité de créativité face à un extérieur de la langue où la part de liberté n'est possible que par l'investissement dans l'action collective. C'est pourquoi le philosophe français met l'accent sur le système discursif des énoncés nouveaux qui permettent au sujet parlant d'énoncer son rapport à la souveraineté (collective) et à la vérité, bref sur ce qui est l'objet même de l'analyse de discours

Sur une telle base de réflexion linguistique, nombre d'analystes du discours ont donc noté que Michel Foucault propose une interrogation sur la relation de la langue au discours. Ainsi un lien a été établi entre son approche archéologique et ce que recouvre le syntagme « analyse du discours » comme domaine de recherche mis en place d'abord en France dans les années 1960-1970, et au sein des sciences du langage, même si une interdisciplinarité s'est imposée par la suite, en particulier avec la sociologie et l'histoire. Depuis cinquante ans sans cesse revisitée, contournée, attaquée, concurrencée - tout à la fois donc

visibilisée et méconnue - par les théories et les pratiques se réclamant de la pragmatique, de l'analyse de conversation, de l'analyse textuelle, l'analyse de discours est en général revendiquée comme espace propre de recherche avec un souhait de fondation disciplinaire, au nom de catégories propres, ou au titre d'un objet complexe qui serait le discours " réel ", opposé à l'objet " idéel ", la langue du linguiste. Elle prend ainsi sans cesse le risque d'être pratiquée sous une forme restreinte, en appoint d'analyses textuelles et d'un outillage linguistique où puiser, en totale méconnaissance des enjeux de sens qui furent les siens dès le départ. Facilement diluée, l'analyse du discours résiste cependant, en raison de son appui sur une ontologie matérialiste en langue ancré dans l'histoire même de ses formes particulières en discours, ce qui lui assure quelques solides axiomes (Mazière, 2005, 5) :

– à la fois, toute analyse de discours rencontre la langue en tant que métadiscours du linguiste, et considère des discours particuliers dotées de formes spécifiques. Ainsi toute analyse de discours a une relation double aux traditions historiques et descriptives des langues: elle prend en compte chaque étape de la formation de la grammaire des langues particulières donc leur histoire, contre une syntaxe logique universelle; elle ne considère que des productions attestées en discours au sein de ces langues ;

– toute analyse de discours configure les énoncés discursifs au sein de corpus construits, sur la base d'une dispersion, d'une hétérogénéité, selon un savoir revendiqué, qu'il soit linguistique, historique, politique, sociologique ou philosophique ;

– toute analyse de discours construit ses interprétations, ses « lectures », en tenant compte de données en langue(s) historiquement attestées. Cette démarche suppose une critique matérialiste au titre de la considération des capacités réflexives du sujet parlant, tout en refusant de poser à la source de l'énoncé un sujet énonciateur individuel conscient de lui-même.

Ce sont donc trois concepts, *langue, sujet, histoire*, qui structurent à des degrés divers l'analyse du discours, même si de nombreux déplacements théoriques sont intervenus, au fil de son histoire, dans le rapport à la langue et au sujet principalement.

La question posée par l'analyste de discours à la pensée en acte des auteurs/acteurs, n'est donc pas *comment* disent-ils ce qu'ils font, au titre d'une stratégie discursive que l'analyste devrait rendre visible, mais *pourquoi* le font-ils, et présentement pour des *raisons particulières* qui s'expriment dans des croyances sincères, rationnelles et consistantes, des vérités donc. L'intentionnalité renvoie ici au fait qu'une action n'est intelligible que sous la description discursive que l'auteur/acteur en donne. Il s'agit donc de considérer

la capacité signifiante dont dispose l'acteur/auteur pour réaliser un état de langue, étroitement lié à un état de choses du monde, et par là même d'analyser son aptitude à produire des discours aux significations historiques particulières.

Qu'en est-il alors de la conceptualisation propre de Michel Foucault dans un tel paysage constitué entre langue et discours et au regard du questionnement que nous y avons mis au centre, le problème de l'intentionnalité ?

II - Autour du concept de formation discursive

Nous avons eu souvent l'occasion de présenter le trajet du concept de formation discursive, et sa pertinence propre, ne serait-ce que pour en préciser la position critique centrale en analyse de discours (Guilhaumou, 2006). D'autres l'ont fait également, soit de façon proche (Mazière, 2005, Fernandes 2012), soit de manière fort différente (Maingueneau , 2011). Résumons ce qui nous semble les principales caractéristiques de ce concept « foucaldien », en nous centrant sur le point de vue de l'analyse de discours du côté de l'histoire.

« Formation discursive » désigne au départ, dans l'ensemble conceptuel que Michel Foucault élabore à propos du discours, - et à partir de sa première occurrence dans l'expression « formation discursive individualisée » (1994, I, 675) à forte résonance nominaliste - , l'individuation de configuration d'énoncés dans le champ des événements discursifs en liaison avec l'archive définie comme « le jeu des règles qui déterminent dans une culture l'apparition et la disparition des énoncés, leur rémanence et leur effacement, leur existence paradoxale d'événements et de choses » (Id., 708) Ainsi s'ouvre, à l'analyse discursive, par l'accent mis sur le seuil, la corrélation et la formation discursives, « un domaine immense […] constitué par l'ensemble de tous les énoncés effectifs dans leur dispersion d'événements et dans l'instance qui est propre à chacun » (Id., 705). La proximité de Michel Foucault avec Louis Althusser, relue par Michel Pêcheux, pose ici d'emblée un lien avec le marxisme[1] selon la formulation suivante : les formations idéologiques comportent nécessairement comme une de leurs composantes une ou plusieurs formations discursives interreliées qui déterminent « ce qui peut et doit être dit ».

[1] Nous avons souvent insisté sur notre lien fondamentale au marxisme, et tout particulièrement aux catégories interprétatives de la Révolution française, élaborées de Kant à Marx, et relues par Gramsci, en lien avec le réflexivité des acteurs révolutionnaires ? (Guilhaumou, 2011). Constitutives de la langue politique de la Révolution française, ces catégories sont présentes jusque dans le discours des linguistes à l'horizon de la formation du français, langue nationale (Balibar, 1985). Nous considérons ainsi que la question de la langue politique devient, avec la Révolution française, un élément critique inhérent au matérialisme pratique propre à la tradition marxiste, ce qui nous renvoie à la base matérialiste de l'analyse de discours.

De concert (1974) avec l'historienne Régine Robin (1973) et d'autres historiens et linguistes, nous reprenons dans les années 1970 cette définition de la formation discursive en considérant l'étude des formations discursives dans une formation sociale à travers leurs rapports d'hégémonie, d'alliances, d'antagonismes, et de leurs déploiements stratégiques, dans une conjoncture donnée. Ainsi s'opère un déplacement majeur de la définition de la formation discursive au sein du discours comme objet de l'histoire par l'élaboration d'une problématique des stratégies discursives. La notion-concept de formation discursive se complexifie par là suite dans les travaux concrets grâce à l'apport des notions de *trajet thématique* d*'effet de conjoncture*, et plus tardivement d'é*vénement discursif* (Sonia Branca, André Collinot, Jacques Guilhaumou et Francine Mazière, 1985).

Par ailleurs Michel Pêcheux opère à Mexico en 1977 un retour à Foucault et Spinoza (« Remontons de Foucault à Spinoza ») où il est dit que « l'idéologie n'existe que dans la contradiction qui organise en elle l'unité et la lutte des contraires » (1990, 255). Il en ressort une critique de l'usage « unifiant » de la notion-concept de formation discursive. De fait cette notion laisse trop de place à la tentation taxinomique, typologique. D'autant plus qu'il n'apparaît pas possible de s'en tenir à la caractérisation des formations discursives comme des systèmes de représentation qui ne font sens que dans le discours dominant. L'accent est mis désormais sur le jeu contradictoire des formations discursives, sur le rapport interne, local qu'elles entretiennent avec leur extérieur spécifique, ce qui équivaut à les considérer tant du point de vue régional de leur intérêt propre que du point de vue marxiste de la lutte des classes. C'est ainsi le moment où l'opérativité initiale de la notion-concept de formation discursive prend toute son ampleur sous la plume de jeunes chercheurs, Jean-Jacques Courtine et de Jean-Marie Marandin. S'appuyant sur une description discursive située du discours communiste français, il considère la formation discursive comme hétérogène à elle-même.

Il convenait plus avant, pour l'historien du discours, de recentrer l'attention sur la connexion entre faits discursifs et pratiques non discursives de manière non homologique. Ainsi la notion-concept de formation discursive est prise *in fine* dans l'hétérogène, elle ne renvoie plus à des places énonciatives référées à un extérieur idéologique. La description de la relation en son sein entre intradiscours et interdiscours, donc du déplacement des sujets, du passage d'une place énonciative à l'autre devient primordiale. Le métadiscours sur les positions énonciatives disparaît au profit d'une attention à ce que Michel Pêcheux appelle, dans l'introduction au colloque *Matérialités discursives*, « la délocalisation tendantielle du sujet énonciateur » (1981, 17) au sein même de la matérialité des textes.

Cependant, la *Recherche Coordonnée Programmée* (RCP) autour de Michel Pêcheux, intitulée « analyse de discours et lecture d'archive » (1982-1983) marque aussi le moment où cette notion disparaît lexicalement, pour une longue période, du champ de réflexion des analystes du discours pourtant toujours soucieux de la matérialité discursive, pour ne réapparaître vraiment que dans les années 2000. Une nouvelle opération de lecture, *la lecture d'archive*, par retour à la conception de l'archive chez Foucault, valide, en la problématisant, le travail d'archive des analystes du discours. Si la résonance marxiste de l'expression « formation discursive » se perd ainsi au profit d'une approche processuelle des mécanismes discursifs, il n'empêche que l'efficace propre de l'étude des formations discursives, sa valeur d'identité langagière au regard de l'articulation du social et du discours, demeure, sans pour autant passer par l'usage de la notion. Nous assistons donc un temps à un retrait « stratégique » du concept de formation discursive, au titre de son imposition externe et au profit des ressources interprétatives internes à l'archive : toute une série de catégories descriptives prennent la place du métadiscours, renvoyé au jugement de savoir de l'historiographie. Il devient alors possible d'inscrire la démarche de l'historien du discours dans un tournant interprétatif et herméneutique. Il est désormais question du sujet énonciateur et de l'objet discursif dans un rapport intrinsèque à l'énoncé lui-même.

Il ne s'agit donc pas de s'interroger sur la nécessité de conserver tel ou tel des concepts initiaux de l'analyse de discours, et présentement celui de formation discursive, un temps en position heuristique dans les travaux d'analyse de discours. Il s'agit plutôt de s'interroger sur la portée émancipatoire de l'analyse de discours au regard de la forme transvaluée de ses concepts initiaux, et présentement celui de formation discursive. Loin de tout désenchantement, il convient d'élaborer, d'un travail empirique en analyse de discours à l'autre, un récit de métamorphoses, de transmutations, au sein même de la traduction entre la théorie et la pratique, bref dans la *transvaluation immanente* qui a permis la mise en place initial et la continuation d'un dispositif relativement stable de l'analyse de discours, sans renonciation à la posture marxiste initiale. A l'encontre de tout état de choses existant, la description de la matérialité des textes focalise notre attention sur les pratiques discursives de sujets d'énonciation pris dans des relations de réciprocité à l'horizon d'une activité libre, donc émancipatoire. L'accent est mis sur la dimension inventive, créative, donc interprétative, de l'énoncé. Ce qui veut dire qu'autour de l'usage de concepts, en l'occurrence celui de formation discursive à l'horizon du marxisme, il existe des ressources interprétatives, une traduction du conceptuel dans la pratique, qui ouvrent des possibles, permettant de nouvelles expérimentations discursives à l'exemple des travaux sur la parole ouvrière (Boutet, 2010) et plus largement sur la parole des sans (Guilhaumou, 1998).

Généralement, la notion de formation discursive chez Foucault est associée à sa méthode archéologique, ce qui est tout à fait légitime. Mais, en tant qu'historien du discours, nous nous intéressons tout autant à la manière dont Foucault croise, si l'on peut dire, son approche archéologique avec sa démarche généalogique (Guilhaumou, 2013), et son fondement même, l'accent mis sur le principe de l'ontologie sociale.

III -Une ontologie de la langue : le présent comme événement discursif.

En 1984, Foucault écrit deux textes concomitants, curieusement sous un même titre, *Qu'est-ce que les Lumières ?* alors que cette double réflexion s'appuie sur le commentaire de textes différents de Kant. En premier lieu un texte de 1784 ayant justement pour titre *Qu'est-ce que les Lumières ?* (IV, 1994, 562-77); en second lieu (IV, 1994, 679-688), deux autres textes, l'un de 1784, *L'Idée d'une histoire universelle du point de vue cosmopolite*, l'autre 1798, *Le Conflit des facultés*. Dans son analyse de ces textes kantiens, Foucault aborde d'abord l'idée d'usage privé de la raison dans des attitudes historiques qui définissent des manières de penser, sentir, et d'agir. Et de là Foucault introduit *la question du présent comme événement* au titre d' « une ontologie du présent » équivalent à « une ontologie historique de nous-mêmes » (IV, 1994, 687), en référence à Nietzsche et à la tradition hégélienne étendue, via Marx, jusqu'à Max Weber et l'école de Francfort.

Michel Foucault propose donc de s'interroger sur ce moment où nous nous constituons comme sujets relativement autonomes par une critique permanente de nous-mêmes, de nos manières d'être, de penser, d'agir, et en premier lieu de nos mœurs, au sens dixhuitiémiste du terme par le fait des Lumières et de la Révolution française. Nous entrons alors dans le monde de *l'ontologie sociale*, et de son nécessaire complément *la cognition sociale*. Nous allons y retrouver au centre la question de l'intentionnalité d'un sujet parlant, c'est-à-dire de sa manière toujours individuelle, en première instance, de se référer à des objets sociologiques ou à des états sociaux de choses qui existent ou qui sont en attente de réalisation.

En premier lieu, *la question ontologique* repose sur le fait que *quelque chose* existe dans la réalité, et fait référence dans notre pensée. La question posée est alors qu'en est-il des entités qui constituent les référents des signes que nous utilisons ? A quel type de réalité fait-on référence lorsque l'on parle de quelque chose ? (Livet, 2000). Ces entités sont des notions communes constituées comme principe de notre raisonnement sur les choses qui se présentent dans l'expérience. Ce qui revient à accorder la priorité à ce qui est pensable, c'est-à-dire à la cognition. L'expérience des choses étant présentement référée à un contexte, la cognition est donc située historiquement dans un espace intersubjectif où se positionne le sujet parlant. Donc *quelque chose existe et*

quelqu'un parle au titre de la connexion mentale, de la réciprocité des esprits en quelque sorte, et nous interrogent sur la nature sociale de ses entités à valeur de référents sociaux.

C'est là où intervient la *cognition sociale* en tant qu'elle recouvre toutes sortes d'opérations que les acteurs sociaux réalisent dans leur rapport au monde : classer, argumenter, décrire etc. Le chercheur lui-même prend la mesure, en ce domaine cognitif, de ces opérations propres à l'action sociale. Le passage, si l'on peut dire, du fait de l'ontologie sociale au processus de la cognition sociale relève alors de la description de telles opérations cognitives permettant à la fois d'abstraire et de concrétiser - les deux mouvements opposés en apparence n'étant pas dissociables dans une perspective empiriste – la réalité à l'aide de concepts généraux, opérations linguistiques en grande part.

Le *principe de connexion empirique entre la réalité et le discours*, sur lequel nous insistons souvent (Guilhaumou, 2008), traduit en partie un principe de raison suffisante situant la dimension cognitive de l'approche conceptuelle du côté de l'intentionnalité. Une telle connexion empirique contredit l'idée de représentation d'une chose comme simple reflet de la réalité ; elle nous signifie que la raison présidant à cette représentation fonde un effet différent d'elle, dans la mesure où l'effet procède de raisons particulières liées à ce qui se dit par le fait d'individus singuliers. Ainsi, dans la mesure où tout auteur, dans ce qu'il dit, ou tout acteur, dans ce qu'il fait tout en le disant, fait quelque chose en le disant[2], il est possible d'appréhender la production intellectuelle à ses divers niveaux d'intentionnalité comme un *travail de l'esprit* qui construit une part de la réalité, surtout dans les périodes où l'événement a valeur fondatrice. N'oublions pas qu'au-delà des mots, relations et événements sont aussi des produits de l'esprit. Qualifions le alors *d'esprit social*, par le fait de l'internalisation du contexte et de l'externalisation du discours, dans le lien du monde à l'esprit. Quelque chose s'autoinstitue socialement dans l'esprit, sans pour autant se détacher d'une réalité, elle-même pour une part autoconstituée. Qu'en est-il donc de l'intentionnalité à l'horizon du social ?

Il existe des états intentionnels sous la forme de croyances propres à tout individu qui se réfère à des objets ou des états de choses du monde. C'est autour de ce mécanisme que nous centrons actuellement notre approche de l'appareil mental du point de vue de l'analyse de discours. Reste que la puissance analytique de l'esprit repose sur le lien entre d'une part l'intentionnalité collective qui nous renvoie au pouvoir de l'artifice de l'institution, à sa capacité sui-référentielle de produire du collectif, du nous face au je, et d'autre part les

[2] Ce principe méthodologique est l'un des points forts de l'histoire des concepts, que nous associons à l'analyse de discours. Voir Guilhaumou, 2008.

actes de langage qui font qu'en parlant, nous réalisons des actes par le seul fait du pouvoir performatif du langage. Nous ajustons pragmatiquement - de l'esprit vers le monde - le contenu propositionnel dont nous disposons lorsque nous prédiquons un sujet par un verbe en lui donnant une valeur d'acte. Dans la mesure où la prise en compte des institutions permet de rendre compte de la formation de l'ordre pratique et que les actes de langage nous ouvrent largement à la compréhension de l'action produite sous une description par les acteurs des événements, pourquoi se préoccuper de l'intentionnalité individuelle – c'est un une tautologie – qui peut sembler bien loin des préoccupations de l'historien ? Pourquoi s'intéresser historiquement et linguistiquement à ce qu'il y a dans la tête des penseurs, au point où s'articulent le fonctionnement naturel du cerveau et le fonctionnement social des signes qui désignent, construisent la réalité ?

Nous partirons, pour éclairer notre propos de *la distinction entre l'esprit objectif et l'esprit subjectif* (Descombes, 1996, 2005). L'esprit objectif préside aux destinées des institutions ; il relève alors plus de l'universel ressemblance que de la relation particulière, il renvoie plus à la croyance qu'à la vérité. Foncièrement intersubjectif, il induit des normes qui ne sont pas uniquement internes à l'appareil mental des auteurs, mais qui se manifestent aussi dans l'ordre pratique. Il marque la présence du sujet dans le monde, du social en chaque individu. A ce titre le sujet des institutions n'est pas l'individu empirique. Sujet avant tout normatif - par exemple sujet de droit – il préside à des institutions chargées d'ordonnancer pratiquement le social, mais n'en détermine pas le potentiel novateur. S'il s'avère donc bien que notre point de départ est toujours le fait de l'extériorité, et donc du monde qui vient à l'esprit - à ce titre « l'esprit lui-même est d'essence historique et empirique » (Auroux, 1998, 297), qui plus est au regard de l'appartenance du langage à l'ordre des réalités -, il n'en reste pas moins que le fonctionnement procédural de l'esprit objectif n'épuise pas la capacité novatrice du cerveau. Il convient donc de faire la part à la subjectivité ontologique de la réalité socialement construite, dans la perspective ouverte par John Searle (1995). Certes le dialogue de Foucault avec ce linguiste, cité dans ses premiers écrits, demeure peu explicite par la suite. Cependant leur trait commun tient au souci de conférer une dignité ontologique à la langue sous la forme d'une langage de vérité. Là où Searle s'intéresse aux états intentionnels par le fait de la réalisation sociale d'actes de langage (Clément, Kaufmann, 2005), Foucault considère une ontologie à la première personne. Là où Searle part de la connexion interne entre le langage et l'esprit pour penser la manière dont les actes de langage renvoie à des états de choses, Foucault et l'analyse de discours formulent la connexion empirique entre la réalité et le discours dans les termes d'un continuum discursif propre à rendre compte de la vérité de l'action.

Ainsi il nous importe de prendre en compte, dans la lignée des réflexions de Michel Foucault en matière d'ontologie historique de nous-mêmes, ce qui est ontologiquement subjectif au regard de la réalité ontologiquement objectif en matière de construction des faits sociaux. Icil'intentionnalité individuelle participe de ce collectif partagé, mais elle le fait au titre de son rôle médiateur, de sa position de relais. Foucault déplace donc quelque peu sa position initiale sur l'action collective, alors pensée dans son débat avec les premiers linguistes qu'il côtoie au cours des années 60 et 70. De même son dialogue permanent avec Nietzsche lui permet d'affirmer que le langage de vérité est partie intégrante de l'analyse de discours (1994, IV, 54), ce qui induit une modalité spécifique du savoir perçu non comme un fait de connaissance mais comme un processus propre à modifier le sujet et construire l'objet (id, 57). Un tel recentrement sur une herméneutique du soi (1994, IV, 353), c'est-à-dire sur une forme d'activité de vie multipliant les relations à soi-même permet alors à Foucault de dialoguer avec les analystes du discours qui maintiennent une position critique et de lutte face au discours dominant, donc promeuvent « des discours vrais » tant des acteurs que d'eux-mêmes. S'il s'agit bien d'introduire des techniques, à l'exemple des penseurs antiques, ce n'est pas dans les termes d'une topologie discursive, mais dans le lien de la vérité au sujet à l'horizon d'un règne souverain du sujet sur lui-même.

Ainsi, nn nous focalisant résolument sur les modalités (historiques) de l'esprit subjectif, nous n'entendons pas entrer dans des calculs sur la performance individuelle en terme d'intention. Nous maintenons bien le principe de l'externalité de la référence qui inscrit l'individu et son langage dans la réalité même, donc nous maintenons le point de vue intentionnel. Mais il importe tout autant de ne pas réduire l'esprit à son contexte d'énonciation, comme si les arguments présentés sous une description, par le fait même de leur intentionnalité, étaient sous la dépendance d'un contexte externe à l'esprit, alors que le contexte lui-même n'est qu'une partie, sous sa description, de la réalité de l'esprit. Nous nous tournons donc vers l'esprit subjectif pour rendre compte de l'événement en pensée dans sa dimension discursive : un esprit bien peu unitaire au premier abord, donc foncièrement internalisé et hétéronome. Nous entrons ainsi résolument sur le *terrain ontologiquement subjectif de l'individu empirique pris dans le rapport à soi*, c'est-à-dire dans la construction d'une relation subjective à soi et aux autres comme êtres sociaux.

Conclusion.

Du réalisme au nominalisme discursif : Foucault et le gouvernement les hommes

Au plus près de Foucault sans pour autant réifié sa démarche, nous souhaitons donc, en tant qu'historien du discours, étendre la valeur

d'épistémologie critique de l'analyse de discours à une approche en terme d'ontologie sociale de la langue. C'est dire que nous retenons de Michel Foucault une approche du discours qui non seulement évolue au sein même de son trajet intellectuel et de la manière dont il y articule archéologie, généalogie et ontologie, mais prend également en compte les contextes successifs de l'analyse de discours dans son histoire même par le fait d'une constante, l'accent sur le corps de la langue.

A l'identique d'une autre analyste de discours, Marie-Anne Paveau (2012), mais en appui sur l'histoire propre de l'analyse de discours du côté de l'histoire et bien sûr ses ateliers d'archive, nous nous proposons de mettre l'accent sur ce qui fait l'actualité présente de l'analyse de discours, une démarche de plus en plus externaliste, donc réaliste, ce qui suppose une réinterrogation de la théorie du discours, tout en conservant sa base matérialiste (Guilhaumou, Mazière, 2010). Soucieux de revenir un court moment sur le terrain de l'archive, nous conclurons ainsi par la réalité philologique - et au-delà ? - de l'invention de la sociologie à la fin du XVIIIème siècle, dans le contexte de l'avènement d'une épistémologie de l'ordre social marqué tout particulièrement par les néologismes de sociologie et de socialisme (Sieyès), donc avant même sa formulation institutionnelle au XIXème siècle.

Nous avons montré, dans l'une des multiples étapes de nos investigations sur les manuscrits de Sieyès, que le mot *sociologie* se retrouve, semble-t-il pour la première fois, dans un manuscrit de la fin des années 1780, au moment même où Sieyès multiplie les tableaux analytiques sur les mots et expressions susceptibles de définir un nouvel ordre social (Guilhaumou, 2002). Cette découverte converge avec les réflexions de deux sociologues, tout d'abord Laurence Kaufmann, avec qui nous avons assuré la co-direction d'un numéro de *Raisons pratiques* sur *L'invention de la société*, ouvrage significativement sous-titré *nominalisme politique et science sociale au XVIIIème siècle*, puis avec Jean-Louis Morgenthalter qui a resitué notre « découverte » du « moment néologique » de la sociologie dans le débat entre sociologues.

Rappelons que Le nominalisme s'intéresse à la dimension ontologique de la signification d'une expression linguistique, par exemple à travers la question: A quoi renvoie le terme « homme » ? [3]. Refusant le principe du référent unique, il est directement concerné par les catégories linguistiques, il met l'accent sur l'ordre du discours dans le processus référentiel qui lie la réalité à la pensée. A ce titre, le nominalisme ne confère d'essence qu'aux seuls sujets sensibles, concrets, singuliers. La signification d'un telle essence - tel homme donné –

[3] Voir les textes clés du nominalisme rassemblés par Claude Panaccio sous le *titre Le nomminalisme. Ontologie, langage et connaissance*, Paris, Vrin, 2012.

procède alors d'un nom particulier qui désigne ces sujets de manière abstraite sans en être séparés. Ainsi seul l'essence – tel homme donné – a un caractère séparé de par sa réalité sensible. Au contraire l'insistance sur le caractère non séparé du réel de la signification abstraite est indispensable pour avancer dans la connaissance de l'homme. Il est donc question ici d'ontologie dans la mesure où l'entreprise nominaliste relève toujours d'une enquête principielle qui permet de discriminer les entités sous la forme de choses et de leurs rapports. Le monde réel contient bien des entités en lien non-univoque avec des termes abstraits. C'est à ce titre que le nominalisme peuple le monde d'événements et de relations

C'est alors qu'il convient donc, une fois que l'on a pris conscience du caractère foncièrement linguistique de toute ontologie humaine par le biais du nominalisme, de s'en tenir à une *économie du discours*, en ne multipliant pas les entités abstraites sans nécessité concrète, c'est-à-dire sans avoir pris en compte leur possible extension empirique, ne serait-ce que par l'expériences des mots et des choses. Le nominalisme propose donc un programme de réduction des entités abstraites à des entités logico-discursives, logique au sens d'une logique naturelle développée dans un art de l'invention d'une langue bien faite, voire d'une langue commune normée, à l'encontre des usages vagues et inappropriés des mots, ce qui permet de faire l'économie de certains termes. Affirmant qu'il n'y a que des entités individuelles, le nominalisme évite de multiplier les entités abstraites hors du lien entre le terme et son référent, mais s'interroge en permanence sur leur valeur d'abréviations linguistiques.

Concrètement, pour un historien du discours au travail dans l'atelier des Lumières et de la Révolution française, mesurer l'ampleur d'une « économie du discours » (Markovits, 1985) en matière d'échange, de communication, de langage, revient à considérer, en lien avec le contexte épistémologique de l'analyse de discours trois niveaux de connaissance historique situées :

- en premier lieu, la connaissance de la langue et du discours relève autant d'une dimension expressive, avec l'accent rousseauiste mis sur la force des signes et son lien à la créativité institutionnelle, que d'une dimension analytique, étroitement associée au langage d'action, théorisée par Condillac[4] , et d'un impact majeur en matière de philosophie du langage, de théorie de la connaissance, voire de métaphysique expérimentale.

- en second lieu, la connaissance de la langue et du discours nous renvoie à tout ce qui ouvre en esprit une perspective matérialiste, tout particulièrement avec la période des Lumières tardives (les années 1770-1780). Nous entrons alors dans le champ de « la science nouvelle » de l'économie politique d'une

[4] Voir l'édition de *La langue des calculs* établie Anne-Marie Chouillet, introduction et notes par Sylvain Auroux, Presses Universitaires de Lille, 1981,

part et de "la science politique" proprement dite à partir de la construction, dans l'observation sociale, d'un socle sociologique d'utilité sociale qualifié de « science des mœurs » d'autre part. Ce qui nous introduit en fin de compte à l'observation de l'ordre social, d'un tout social dont la totalité prend sa signification dans les néologismes de socialisme et de sociologie.

- un troisième lieu, la connaissance de la langue et du discours correspond à un site empiriste qui désigne, à l'horizon de l'émancipation humaine, un nouvel univers du pensable et du possible dans un espace de connexion naturelle situé au-delà de l'état de choses, et qui devient effectif par le travail de l'esprit politique et la production de synthèses républicaines propres à la Révolution française.

Qu'en est-il alors du mot s*ociologie* présent dans l'un des tableaux analytiques de Sieyès, à deux reprises : d'une part dans une liste - *De la sociologie (socilogie, socilien), socionomie, socialcratie, légicratie* – et d'autre part dans une distinction analytique entre l'art comme « action de l'homme isolé » au titre du « rapport de famille » et l'art comme « rapports sociaux » où la sociologie trouve sa place au côté de l'histoire, tout en la distinguant de la *sociocratie*, ou *art social*. La distinction entre les termes *sociologie* et *art social* est ici centrale : elle recoupe la différence, là aussi proposée par Sieyès, entre « l'organisme social », domaine des mœurs sociaux, des manières d'être, de penser et de faire et « l'organisation sociale », domaine de l'art social proprement dit. L'artificialité propre à l'art social, tout particulièrement en matière de création d'institutions politiques par le législateur, renvoie ici à la science politique, et non à la sociologie. Reste, en amont, à visibiliser tout l'espace de la combinaison sociale des mœurs, une sorte de base sociologique de l'ordre social. Certes cette « base sociologique » relève aussi d'une institution, mais là naturelle, au sens où elle est « une combinaison de mœurs organisée" au sens où elle est fondée sur "une activité de vie ». Il est donc question ici des rapports des hommes entre eux au sein de l'organisme social et de leur lien à l'organisation du tout social dans un lien étroit de la nature au social.

Une fois posée la définition de *social* comme « un mot nouvellement introduit dans la langue pour désigner un homme utile dans la société, propre au commerce des hommes », est-il précisé dans l'un des tableaux, le mot *sociologie* nous fait basculer de l'univers de la *sociabilité*, définie comme « la bienveillance entres les hommes » à celui de la *socialité*, au titre du fait que l'homme, soumis à l'observation sociale, « est partout social et vit en société » désormais. Le mot « société » prend alors une nouvelle charge sémantique : alors qu'il se qualifiait d'abord dans l'expression, « les hommes sont faits pour vivre en société », en liaison avec la sociabilité, il signifie désormais « un corps d'individus réunis pour.. » faire exister toutes sortes de relations entre les

hommes au sein de la socialité. D'abord *l'association*, en tant qu' « acte d'union qui établit l'état de société », puis *l'état social*, au titre de la complémentarité du *commerce social*, de *l'esprit social* et de la *liberté sociale* qui se lie pour limiter le pouvoir du gouvernement.

Dans ses nombreux entretiens au fil des années, Michel Foucault se voit souvent confronté à la question du statut de fiction de ce qu'il dit. Il répond très simplement que toute expérience est fiction, dans la mesure où c'est "quelque chose que l'on se fabrique à soi-même, qui n'existe pas avant, et qui se trouvera exister après" (1994, IV, 45). Ainsi, dans l'événement à soi, quelque chose existe et quelqu'un parle, ce qui induit un expérience particulière, un engagement personnel qui nous interdit de produire des concepts sur une base théorique stable, intangible. De cet engagement ressort une généalogie, ou plutôt des généalogies, précise Foucault (1994, IV, 618) :

- La première généalogie concerne l'ontologie historique de nous-mêmes dans notre rapport à la vérité du discours, que nous avons abordée présentement sous l'angle de l'intentionnalité. Nous restons ici dans le champ de l'idéologie dominante, donc dans un lien fort au marxisme, même si nous en avons complexifié la formulation initiale par un apport critique de la notion de cognition sociale en opposition à la théorie "classique" de la représentation.

- La seconde généalogie nous situe, au même titre, dans le champ du pouvoir : nous en avons esquissé les fondements dans notre aperçu sur l'invention de la sociologie. Elle concerne donc la relation du pouvoir au savoir.

- La troisième généalogie nous introduit dans le champ de l'éthique émancipatrice, au nom de notre propre engagement envers soi et les autres, donc du « gouvernement des vivants » (Foucault, 2012) . A ce titre, nul ne peut « diriger les hommes sans faire des opérations dans l'ordre du vrai, opérations toujours excédentaires par rapport à ce qui utile et nécessaire pour gouverner de façon efficace » (2012, 18), nul ne peut exercer un pouvoir sans que « la vérité ait à se manifester et à se manifester dans la forme de la subjectivité » (id., 73).

C'est donc bien « la forme de la subjectivité » inscrite sur le corps qui se trouve finalement au centre du questionnement généalogique en analyse de discours. Et, à ce titre, l'importance que nous accordons à la considération du terrain ontologiquement subjectif de l'individu empirique pris dans le rapport à soi nous renvoie à une démarche de « théoricien négatif » que Foucault revendique hautement (2012, 75), par un rapprochement significatif avec la théorie négative du signe chez les linguistes.

Bibliographie

Gertrude Elizabeth Anscombe, *L'intention*, Paris, Gallimard, 2001.
Sylvain Auroux, *La raison, le langage et les normes*, Paris, PUF, 1998.
Renée Balibar, *L'institution du français. Essai surle colinguisme des Carolingiens à la République*, Paris, PUF, 1985.
Emile Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, tomes I et II, Paris Gallimard, 1966, 1974.
Sonia Branca, André Collinot, Jacques Guilhaumou et Francine Mazière " Questions d'histoire et de sens", en collaboration avec, *Langages* N°117, Les analyses de discours en France, mars 1995, p.54-66.
Josiane Boutet, *Le pouvoir des mots*, Paris, La Dispute, 2010.
Jean-Jacques Courtine, *Déchiffrer le corps. Penser avec Foucault*, Paris, Jerôme Millon, 2011.
Fabrice Clément, Laurence Kaufmann, *Le monde selon Searle*, Paris, Cerf, 2005.
Vincent Descombes, *Les institutions du sens*, Paris, Minuit, 1996
Vincent Descombes, *Le complément du sujet. Enquête sur le fait d'agir de soi-même*, Paris, Gallimard, 2005
Claudemar Alves Fernandez, *Discurso e sujeito em Michel Foucault*, Sao Paulo, Intermeios, 2012.
Michel Foucault, *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard, 1975.
Michel Foucault, *Dits et écrits*, Volume I-IV, Paris, Gallimard, 1994.
Michel Foucault, *Cahiers de l'Herne*, sous la direction de Philippe Artières, Jean-François Bert, Frédéric Gros, Judith Revel, 2011.
Michel Foucault, *Du gouvernement des vivants*, Cours au Collège de France, 1979-1980, Paris, Gallimard, 2012.
Jacques Guilhaumou, Denise Maldidier, Antoine Prost, Régine Robin, *Langage et idéologies. Le Discours comme objet de l'Histoire*, Paris, Les Editions ouvrières, 1974.
Jacques Guilhaumou, *La langue politique et la Révolution française*, Paris, Méridiens/Klincsieck, 1989.
Jacques Guilhaumou, *La parole des sans. Les mouvements actuels à l'épreuve de la Révolution française*, Paris, ENSÉditions, 1998. Version électronique sur http://www.ens-lsh.fr/editions/livres/Guilhaumou/
Jacques Guilhaumou, *Sieyès et l'ordre de la langue. L'invention de la politique moderne*, Paris, Kimé, 2002.
Jacques Guilhaumou, "Consideracoes sobre a analyse do discurso: un trajeto critico em torno de Michel Pêcheux au final dos anos 1970", Homenagem a Michel Pêcheux, 25 anos de présenca na analyse du discurso, Roberto Leiser Baronas e Fabiana Komesu (orsg), Mercado de Letras, Campinas, 2003, p. 55-78.

Jacques Guilhaumou, - « Aonde vai a analise de discurso ? Em torno da noçâo de formaçâo discursiva », *Lingua e Instrumentos Linguisticos*, N°16, 2006, Pontes éd., Campinas, Brésil, p. 9- 42.
Jacques Guilhaumou , « Sieyès et le non-dit de *la sociologie* : du mot à la chose ». *Revue d'histoire des sciences humaines, Naissance de la science sociale (1750-1850)*, 15, 2006, p. 117- 134.
Jacques Guilhaumou, *Linguistica e Historia. Percursos analiticos de acontecimentos discursivos*, Pedro et Joao Editores, 2009 (traduction de *Discours et événement. L'histoire langagière des concepts,* Presses Universitaires de Franche-Comté, Besançon, 2006).
Jacques Guilhaumou, "Marx et la langue jacobine. Un espace de traduisibilité politique", in *Matériaux philosophiques pour l'analyse de discours*, sous la dir. de J. Guilhaumou et P. Schepens, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2011, p. 51-82.
Jacques Guilhaumou, « Généalogie, histoire d'un concept. Autour de Michel Foucault. », *Les récits généalogiques*, sous la dir. d'I. Luciani et V. Piétri, à paraître en 2013.

Jacques Guilhaumou, Maldidier Denise, "Da enunciaçao ao acontecimento discursivo em analise de discurso" in *Historia e sentido na linguagem*, Pontes Editores, Brasil, 1989, p. 61-70.

Jacques Guilhaumou, Maldidier Denise, "Efeitos do arquivo. A analise do discourso no lado da historia", in *Gestos de leitura. Da Historia no Discurso,* Editora da Unicamp, Campinas, Brasil, 1994, p.163-184.

Jacques Guilhaumou, Francine Mazière, « Ainsi nous sommes qui nous sommes dans le Mississipi », en coll. avec, *Semen*, N°29, avril 2010, p. 69-88.
Laurence Kaufmann, Jacques Guilhaumou dir., *L'invention de la société. Nominalisme politique et science sociale au 18ème siècle*, en co-dir. avec Laurence Kaufmann, *Raisons pratiques* N°14, Editions de l'EHESS, 2003.
Carita Klippi, *La vie du langage. La linguistique dynamique en France de 1864 à 1916*, Lyon, ENSéditions, 2010.
Pierre Livet, « Ontologie, institution et explication sociologique », *L'enquête ontologique. Du mode d'existence des faits sociaux*, collection « Raisons pratiques » N°11, Paris, EHESS, 2000.
Dominique Maingueneau, "Pertinence de la notion de formation discursive en analyse de discours", *Langage & Société*, N°135, mars 2011, p. 87-102.
Francine Markovits, *L'ordre des échanges. Philosophie de l'économie et économie du discours au XVIIIème siècle en France*, Paris, PUF, 1985.
Francine Mazière, *L'analyse de discours*, Paris, PUF, 2005.

Jean-Louis Morgenthaltner, « Condorcet, Sieyès, Saint-Simon et Comte. Retour sur une anamorphose », *Socio-logos*, N°2, 2007, revue de l'association française de sociologie (en ligne).
Marie-Anne Paveau, "Réalité et discursivité. D'autres dimensions pour la théorie du discours", *Semen* , N°34, novembre 2012, p. 95-116.
Michel Pêcheux, Bernard Conein, Jean-Jacques Courtine, Françoise Gadet, Jean-Marie Marandin, *Matérialités discursives*, Presses Universitaires de Lille, 1981.
Michel Pêcheux, *L'inquiétude du discours*, textes rassemblées par Denise Maldidier, Paris, Editions des Cendres, 1990
Régine Robin, *Histoire et linguistique*, Paris, Armand Colin, 1973.
John Searle, *La construction de la réalité sociale*, Paris, Gallimard, 1995.
Ferdinand de Sausssure, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1969; *Ecrits de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 2002.
Sophie Statius, *Langage de l'enfant, langage du peuple. Qu'est-ce que la "vie du langage" ?* , Les Presses du réel, 2012,